

UN PRINTEMPS À PARIS

Nicolas Bencherki, The Polytechnic Institute of New York University
Gabrielle C. Poirier, Université de Montréal

Nous avons eu la chance de prendre part à certaines manifestations dans le cadre de ce qu'il convient d'appeler le Printemps érable. Nous disons bien « la chance », non seulement par fierté d'avoir dénoncé des politiques injustes, mais aussi car ces manifestations nous ont permis de ressentir quelque chose, une émotion que nous n'avions jusque-là jamais expérimentée. C'était le sentiment d'atteindre une pleine actualité, une pleine existence, en nous associant à quelque chose de bien plus grand que nous.



Cette émotion, ce sentiment – nous hésitons entre ces deux mots, car c'est un ressenti lié intrinsèquement à la mise en mouvement : peut-être est-ce justement cette reprise, ce moment où les deux fusionnent? Bref, ce sentiment et cette émotion, nous sommes convaincus que les manifestants de tous lieux les ont ressentis. Cette conviction fait partie intégrale de l'expérience elle-même. Notre participation s'est trouvée à être, dans notre cas, lointaine, et nous y avons rencontré une expérience inverse, pour ainsi dire, à savoir celle où le corps personnel n'est pas tout à fait inclus dans le corps collectif, où nous ne pouvons pas partager l'émotion ou le sentiment intimement, à proximité, où nous ne pouvons que les partager de manière solitaire.

Nous voudrions parler de l'expérience de vivre le Printemps érable depuis l'étranger.

C'est depuis Paris que nous avons vécu les événements du printemps 2012. Car nous les avons effectivement vécus. Certes autrement que ceux qui ont manifesté tous les jours, parfois nus, parfois masqués, depuis les tout premiers jours. Certes autrement que ceux qui ont reçu des coups de matraque ou se sont fait arrêter, individuellement ou par autobus entiers, en raison de leurs opinions politiques. Toutefois, nous l'avons vécu, ce Printemps érable. En petit comité, avec quelques amis québécois eux aussi installés à Paris. La réalité de cette expérience médiatisée par le biais du web ou de la téléphonie, ténue, imparfaite selon certains critères, nous faisait sentir, dès les premiers moments, qu'elle ne nous permettrait pas de vivre la profondeur des événements in-situ. Nous nous sommes retrouvés dans un état d'impuissance et d'incapacité d'agir. Une expérience que nous pouvons qualifier, avec le peu de recul dont nous pouvons faire preuve aujourd'hui, de profonde et de viscérale. Elle était d'autant plus prenante qu'elle nous déposait de l'action.

Le philosophe américain William James écrivait en 1904 que la vérité d'une idée réside dans sa capacité à mener à l'action : c'est en tant qu'elle contribue à la création d'une configuration reliant les parties de l'expérience dans un ensemble cohérent que l'idée, elle-même partie de l'expérience, s'avère vraie. Autrement dit, la vérité de l'idée réside dans sa capacité à mener à une action contribuant ainsi à la cohérence de l'expérience. Or, comme l'expliquait en 1967 le sociologue américain Harold Garfinkel, le succès de l'action repose sur sa reprise (ou son *uptake*) par d'autres. Il faut être plus d'un pour agir, car c'est dans l'interaction avec d'autres que les actions obtiennent leur objectivation et donc leur réalité. Les manifestations se fondent sur le sentiment d'exister, car ce geste autrement banal de marcher en tenant une pancarte et en scandant des slogans contribue à construire quelque chose qui le dépasse et acquiert une objectivité et une réalité supérieures.

Le problème qui se posait à nous devient évident : comment obtenir, bien qu'étant loin des manifestations nocturnes, loin du tintamarre des casseroles,

loin des grands rassemblements, comment néanmoins obtenir notre pleine actualité en rendant cohérentes les parties de notre expérience? S'il n'y a pas de manifestations ou de rassemblements pour reprendre nos actions singulières et les incorporer dans un événement qui les dépasse, alors comment nos ami-e-s et nous-mêmes pouvons-nous réaliser la vérité de nos idées – celle que le gouvernement du Québec avait tort, celle que les études universitaires devraient être abordables, celle qu'un bouleversement social sans précédent soulevait les foules sans jamais obtenir une réaction adéquate de la part de l'État, ainsi que de nombreuses autres auxquelles nous espérions que le Printemps érable octroierait une portée? Il nous fallait nous faire nos propres événements, créer nous-mêmes les dépassements dans lesquels nous pouvions nous reprendre. Ce n'est donc pas comme telle la vérité de nos idées qui nous a menés à agir. Au contraire, nos actions étaient nécessaires pour découvrir cette vérité.

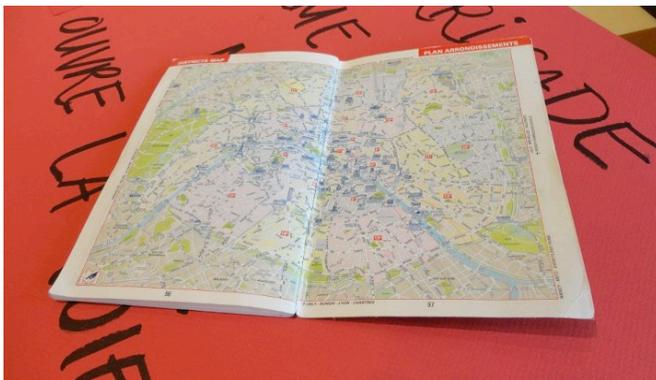
Première action : les soirées à Montmartre

Le philosophe français Gilbert Simondon remarquait déjà en 1958 (bien qu'il ait fallu attendre 2005 pour une publication complète de son œuvre) qu'avant de contribuer à un collectif, il faut tout d'abord se replier sur soi-même pour découvrir les charges que l'on porte en soi et qui peuvent participer à l'œuvre à faire – c'est, pour l'auteur, la mécanique de l'angoisse. De la même manière, avant de prendre part à une action qui nous dépasse, nous devons, en petit comité, nous replier dans un espace exigü, nommément un appartement de Montmartre, où, armés de bouteilles de vins, nous devons faire l'inventaire des manières dont nous étions affectés. Ces soirées, qui constituaient déjà des expériences collectives en dépit du nombre restreint de participants, impliquaient fréquemment des visites sur les sites Internet des médias québécois. La simplicité, la clarté, comme le remarquait Bruno Latour, notamment en 2010, ne s'obtiennent que par plus de détours, d'accumulations, d'associations. De la même manière, pour faire sens de nos expériences, nous sentions que nous devons nous laisser affecter par toujours plus d'expériences : plus de textes, plus de vidéos, plus de photos.

Nous avons même été entraînés, paradoxalement, dans un phénomène intéressant : nous avons, à plusieurs reprises, évoqué la possibilité de cesser de nous exposer aux nouvelles, de nous « désintoxiquer ». Cela nous affectait trop sans que nous ne puissions rien en faire. Il y avait certainement une frustration implicite à lire presque compulsivement tous les articles publiés sur la crise étudiante, sans jamais pouvoir être nous-mêmes témoins de ce qui nous concernait de près malgré notre éloignement géographique. Une obsession de tout lire, tout connaître d'un événement auquel nous n'avions pas réellement accès. Cependant, alors que nous étions prêts à laisser tomber, à nous détourner des événements québécois, le besoin de trouver un moyen de donner une cohésion à ces affections a pris le dessus ; nous avons le devoir de créer des événements où ces affections pourraient être mises en rapport et trouver leur signification.

Deuxième action : baliser Paris

Nous avons alors décidé de parcourir Paris, sur le modèle des dérives décrites par Guy Debord en 1956. Nous nous sommes « laiss [és] aller aux sollicitations du terra in » dans un but « ludique-constructif », certes encore équipés d'une bonne bouteille, mais en insistant particulièrement sur le pôle constructif de la démarche. Il s'agissait, pour nous, de trouver, dans le paysage de notre ville adoptive, des indices de la cohérence que nous cherchions à établir. Nous



construisions cette cohérence en modifiant le paysage par l'apposition de carrés rouges de carton à proximité de lieux, d'objets urbains, de graffitis qui nous semblaient pouvoir participer à cette signification provisoire.

Ces carrés rouges, posés en différents lieux de Paris, permettaient d'établir une isotopie – au sens où le

linguiste français A. J. Greimas en 1983 utilisait le mot, c'est-à-dire une uniformité de lieu à travers la répétition d'une même catégorie. À la différence de ce qui est généralement entendu par la notion d'isotopie, il ne s'agissait pas (uniquement) de la redondance d'une catégorie sémantique, mais (aussi) de la répétition d'un objet matériel concret : un carré rouge de carton. Ce lieu uniforme que nous nous bâtissions où nos idées pouvaient être sensées, qui réunissait la Place du Québec, des graffitis évocateurs, des murs placardés d'affiches de syndicats étudiants, nos écoles, les lieux symboliques de la ville... ce lieu se tissait pour nous, de carré rouge en carré rouge, dans une toile qui n'avait de sens qu'en tant qu'elle conférait une signification au surplus d'affections que nous portions en nous.

Étions-nous en train de rendre Paris familière? Certainement. Toutefois, pour nous, rendre la ville familière ne signifiait pas tant de la rendre reconnaissable, mais bien d'y tracer un espace où nous pouvions trouver une manière d'impliquer une charge de sentiments que nous ne savions gérer dans le processus de notre propre individuation. D'angoissés appesantis d'un trop-plein d'affections, nous devenions militants, mais ça, nous ne le découvrons qu'au cours de l'action.

Troisième action : les casseroles du Trocadéro

C'est avec surprise, joie, et un peu d'inquiétude que nous avons appris que des associations étudiantes françaises organisaient un événement en soutien aux étudiants québécois. Il s'agissait d'un rassemblement sur la place du Trocadéro où les casseroles étaient les bienvenues et où l'on pourrait exprimer des messages d'encouragement. Armés de nos casseroles et cuillers de bois et, avouons-nous-le, excités comme des puces, nous avons assisté à ce très bizarre événement. Plusieurs dizaines de Français, portant généralement la bannière de la ligue jeunesse du Parti Socialiste, parlant de la « révolte canadienne » ou « québécoise » et compensant leur incompréhension des événements par beaucoup de bonne volonté, attendaient le moment ultime où l'équipe télé serait prête à nous filmer en train de « casseroler » pour le Téléjournal de 20 heures. Un mélange d'émotions contradictoires à la vue de ce spectacle nous

plaça devant le fait, maintenant confirmé, que ce ne sont pas les casseroles qui ont fait de ce printemps, le Printemps érable.

Une joyeuse absurdité se dégageait, pour nous, de cette manifestation, si officielle et télégénique. Le sentiment de cohésion, d'ensemble, de groupe, manquait et ce, jusqu'à rendre notre présence québécoise étrange dans cet événement qui était, finalement, français. Et pourtant, le bonheur béat de frapper à répétition, le plus fort possible, sur des casseroles nous permettait d'évacuer toute la frustration des dernières semaines. Tout cela n'a fait que nous rappeler à quel point nous n'étions toujours pas dans l'action. Nous étions encore dans un état de décalage entre le vouloir et l'action, dans l'interstice. Nous portions encore en nous cette charge, peut-être encore davantage angoissée, d'affections qui ne trouvaient pas leur place.



Être Québécois

Ce qui ressort des différents événements évoqués, ce qui a créé notre vérité, c'est probablement le renfermement dans lequel nous nous sommes plongés. Nous avons voulu trouver une résonance à nos affections en retrouvant ou en recréant un espace qui correspondrait au Québec et, ainsi, nous sommes restés des Québécois à Paris. Nous n'avons pas réussi à inclure Paris dans notre québecité ou dans notre manière de fournir une signification à nos expériences. Nous avons, très passivement, orné la Ville Lumière de carrés rouges, nous avons participé au rassemblement parisien, sans jamais avoir le sentiment de

nous être fait comprendre, sans que Paris ne réponde à nos coups de casserole. Nous avons expliqué la grève étudiante à des Parisiens, mais nous cherchions une réponse, un sens, que nous ne retrouvions que dans nos replis, dans un petit studio de Montmartre, où nous étions, là, dans notre petit Québec. Le Printemps érable nous aura gardés Québécois presque malgré nous, car nous avons compris trop tard que nous aurions dû faire notre propre printemps, parisien celui-là, pour trouver une réponse originale au problème qui se posait à nous.

Toutes les photos appartiennent à Benjamin Gagnon-Chainey et sont utilisées avec son autorisation.

Références

Debord, G-E. (1956). Théorie de la dérive. Les Lèvres nues, 9. Repéré à <http://debordiana.chez.com/francais/levres9.htm>

Garfinkel, H. (1967). Studies in ethnomethodology. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.

Greimas, A. (1983). Du sens II : essais sémiotiques. Paris, France: Seuil.

James, W. (1904). « What Pragmatism Means ». Dans McDermott, J. J. (dir.). (1977). The Writings of William James. A Comprehensive Edition (pp. 376-390). Chicago, Il: University of Chicago Press.

Latour, B. (2010). Cogitamus: Six lettres sur les humanités scientifiques. Paris, France: La Découverte.

Simondon, G. (2005). L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information. Grenoble, France: Jérôme Millon.